

Dossier de Presse

LUPINO

réalisé par François Farellacci
en collaboration avec Laura Lamanda

Prix Solinas documentario per il cinema
Filmmaker Film festival Milan - Prix Jury Jeunes
Visions du Réel Nyon - Sélection officielle
Rencontres du moyen métrage de Brive - Prix Jury Jeunes - Prix spécial CINE+

Les cahiers du cinéma, juin 2015, par Aurélie Godet

Brive nouvelle génération

La douzième édition du festival du moyen métrage de Brive (14-19 avril), et première de sa nouvelle déléguée générale Elsa Charbit, aura surtout impressionné par sa diversité, attestant de la richesse créative déployée dans ce format, de la légèreté DIY du *Petit Lapin* d'Hubert Viel à la fantasmagorie baroque d'un Bertrand Mandico (*Notre-Dame des Hormones*). En matière de découvertes, le potentiel semblait limité car une majorité des films en compétition avaient été présentés dans d'autres festivals, tel le lauréat du Grand Prix, *Comme une grande* d'Héloïse Pelloquet, dont la charismatique actrice pré-adolescente avait déjà séduit les jurés angevins cet hiver. Le Grand Prix Europe, plus convaincant, récompense le documentaire expérimental *Motu maeva*, récit

à la première personne d'une « aventurière du 20^e siècle ». Sa réalisatrice Maureen Fazendeiro évite l'effet de l'album photo poussiéreux et se libère de la chronologie en suivant une logique d'improvisation musicale, à l'écoute des variations de rythme et d'humour. Elle construit un collage perméable au langage : un mot évocateur déclenche une digression visuelle, une surimpression suggère un lien de cause à effet. Et la discrétion concernant l'identité de la narratrice contribue à faire de cette inconnue, à la fois témoin de traditions d'un autre temps et grande rebelle, une intime.

Parmi les films français qui faisaient leurs débuts à Brive, on retiendra des performances d'acteurs : musclées pour Laurent Poitrenaux et Anne Benoît dans *Hors-Cadre* de Coco Tassel, trilogie

inégal sur le thème des ressources humaines, subtiles pour Thomas Blanchard et Laetitia Spigarelli dans le plus réussi *La terre penche* de Christelle Lheureux, observation attentive et rêveuse des premières heures d'une rencontre amoureuse. Mais c'est encore du documentaire qu'est venue la surprise, avec *Lupino* de François Farellacci, petite bombe drôle et cruelle, choix du jury jeunes. Une terminologie de l'explosion appropriée pour la nervosité débordante, la frustration, voire la rage plus explicite exprimées par les jeunes du quartier « difficile » de la banlieue de Bastia qui donne son titre au film. On comprend vite qu'ils font tout pour rester au-dehors, car ce qui les attend « à l'intérieur », c'est Patrick Sébastien et ses chansons abrutissantes. Le film est construit comme une expédition, introduisant le spectateur à ce petit monde en collant, non sans peine, aux baskets de trois garçons

qui sillonnent les allées de la cité. L'atmosphère joueuse ne manque pas de laisser filtrer un rapport de force permanent, les petits mâles cherchant à prouver leur domination sur cet environnement revêche mais aussi sur leurs comparses. Une étreinte amicale ressemble ainsi à s'y méprendre à une clé d'étranglement, le garçon handicapé est l'objet de vanne incessantes et les filles, proies sexuelles, se font discrètes. La faiblesse n'est pas tolérée et pourtant ce sont des moments de vulnérabilité, offerts involontairement, que l'on sort sonné, car ils frappent bien plus fort qu'une BO déclinant la sémantique de l'aliénation et de l'opportunité manquée. On est alors pris par surprise, comme ce garçon qui, après s'être offert à nous, dansant et vivant intensément chaque mot du *Envole-moi* de Goldman, se retrouve comme nu face à la caméra, qui ne peut que se détourner par pudeur.

Aurélie Godet

Next, Libération, 20 avril 2015, par Clémentine Gallot

Brive 2015, les grands moyens

On retient de cette édition l'entreprise réenchantée par Coco Tassel (*Hors cadre, une trilogie*), l'incantatoire *Notre Dame des hormones* du chamane Bertrand Mandico et surtout, *Lupino*, un été passé auprès d'une bande de boutonneux dans une cité HLM de Bastia. Le bel essai de François Farellacci investit un territoire déjà circonscrit de loin par les Apaches de Thierry de Peretti.

Les Inrocks

Bref, c'était Brive, par Théo Ribeton

Avec cette 12^e édition, le festival du moyen métrage de Brive s'affirme toujours plus comme la tête chercheuse où germent depuis une décennie les meilleurs espoirs du jeune cinéma européen. (...) C'est d'ailleurs bien et bel le documentaire qui aura fait vrombir le festival, avec des propositions irrégulières, nerveuses, tirant vers l'abstrait, comme le patchwork corse *Lupino* de François Farellacci, les parieurs homériques de *Nocturnes* de Matthieu Bareye et le carnet de souvenirs maculés de sang de *Souvenirs de la Géhenne* de Thomas Jenkoe.

Critikat, 11 mai 2015, par Morgan Pokée et Raphaëlle Pireyre

12^{es} rencontres européennes du moyen métrage de Brive - Un grand saut dans le vide

Qu'avons-nous fait de nos vingt ans ?



La projection de *Lupino* aura été un moment important de ce festival de Brive : de cinéma, il est question pendant les 49 minutes que le film de François Farellacci affiche au compteur. La mise-en-scène adopte ici littéralement son sujet : *Lupino* comprend – au sens de prendre avec lui – les adolescents abandonnés sur les

La projection de *Lupino* aura été un moment important de ce festival de Brive : de cinéma, il est question pendant les 49 minutes que le film de François Farellacci affiche au compteur. La mise-en-scène adopte ici littéralement son sujet : *Lupino* comprend – au sens de prendre avec lui – les adolescents abandonnés sur les rivages de la société qu'il suit aléatoirement dans le quartier homonyme de Bastia. Le moyen métrage démarre ainsi, pied au plancher, sur des images VHS de gamins aux contours flous, accompagnés d'une chanson de métal particulièrement percutante de Gojira : son titre programmatique, « L'Enfant sauvage », annonce le mélange de tendresse et d'âpreté qui va conduire le récit, tant ses protagonistes peuvent s'insulter tout en se prenant dans les bras. Mais ce qui frappe, c'est la vitalité incandescente de ces jeunes laissés-pour-compte que Farellacci rencontrés lors du tournage de son précédent film, *L'Île des morts* : ils étaient alors en charge du feu de la Saint-Jean qui a dégénéré en un bûcher démesuré. Reprises dans *Lupino*, ces images cernent bien le problème du cinéaste face à cette réalité sans concession : comment donner de la présence à ses personnages quand ceux-ci ne font que tenter de s'évader de ce territoire circonscrit par des tunnels, des collines, une quatre voies et une voie ferrée ? Farellacci les filme alors dans leurs éternelles déambulations sur les routes, à pieds ou en voiture, dans une forme qu'on pourrait qualifier d'élégiaque si la sécheresse du contexte n'était aussi prégnante. Car si la Corse y devient parfois l'île des enfants perdus de Gus Van Sant et Harmony Korine, elle nous parvient pareille à un reflet légèrement déformé des chemins arpentés récemment par Jean-Charles Hue ou Virgil Vernier. *Lupino* s'inscrit là, à la croisée d'un onirisme américain et d'une recherche mythologique sur les territoires à la marge des communautés oubliés de France.

Chronicart, 5 mai 2015, par Julien Bécourt

Brive 2015: Un monde s'enflamme

Antichambre incontournable du jeune cinéma d'auteur, les Rencontres Européennes du Moyen-Métrage de Brive ont vu défiler un cheptel de jeunes cinéastes passés depuis au long (...) et tout le monde (spectateurs, critiques, producteurs) y accourt en quête d'une possible révélation. Reprise en main par Elsa Charbit, elles balayaient cette année, plus que jamais, toute hiérarchie de genre et traçaient une ligne médiane entre documentaire, fiction et expérimentation.

Se coltiner la réalité la plus rude sans verser dans l'anthropologie condescendante ou le moralisme culpabilisateur, c'est peut-être l'une des tâches les plus ardues du documentaire. Lupino, de François Farellacci et Laura Lamanda, s'en acquitte avec une sensibilité hors-normes, quelque part entre Gummo et Les Ragazzi de Pasolini version 2015. Si son cousinage avec la fiction récente de Thierry Peretti (Les Apaches) saute aux yeux, c'est avant tout parce que leurs metteurs en scène respectifs savent de quoi ils parlent, ayant grandi l'un et l'autre sur cette "Île de beauté" à deux vitesses. Loin des paysages mirifiques, le film s'attache à la vie quotidienne d'une poignée de gamins désœuvrés dans les HLM d'une banlieue de Bastia (Lupino, donc), zone périurbaine coincée entre la nationale et les collines. Un quotidien rythmé par la tchatche fleurie, les pétarades des quads, les parties de foot, les roulages de joints et les sonneries de téléphone portable. La mer, grande absente, se dessine au loin - on ne l'apercevra que l'espace d'un plan fugace qui ne fait que renforcer l'éloignement. La commisération aussi, est tenue à distance: on ne verra rien de l'entourage parental, juste quelques plans d'ensemble sur la cité, ses rues désertes et ses contrebas jonchés de détritrus. Avec en trame de fond, le brasier païen des feux de la St Jean, dont les images évoquent autant des scènes de liesse populaire que les émeutes sur la place Maïdan. De ces portraits, chargés à bloc d'énergie et de vitalité, émane aussi une grande tendresse, seule à même d'estomper une violence prête à éclater.



Brive

Portée pour la première fois par sa nouvelle déléguée générale, Elsa Charbit, cette 12^e édition du précieux festival de moyens métrages a, comme toujours, célébré la cinéphilie dans une atmosphère conviviale.

PAR TIMÉ ZOPPÉ

Ce n'est pas faute de prospecter dans toute l'Europe, mais la manifestation briviste reçoit et présente chaque année une majorité de films français. Cette nouvelle édition n'a pas dérogé à la règle. À l'exception de quatre films étrangers, dont *Iec Long*, poème languide et politique des Portugais João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, la sélection était hexagonale. Cela ne l'a pas empêché de prendre les formes les plus diverses. Côté fiction, les partis pris stylistiques des films les plus remarquables étaient même opposés. Situait son action dans une station balnéaire déserte, *La terre penche* de Christelle Lheureux capte avec sensibilité les ondes au point de convergence de deux êtres égarés. Méduses, rêveries et fantômes bienveillants traversent avec élégance ce récit en sourdine. Pour sa part, le trublion Bertrand Mandico explose les cadres habituels avec un conte jubilatoire et flamboyant, *Notre-Dame des hormones*, concentré inénarrable de références filmiques allant du gore au merveilleux. Le genre documentaire a lui aussi été honoré par des films très libres. L'incandescent *Lupino* de François Farellacci et Laura Lamanda dresse, à coups de séquences percutantes (une introduction superposant des archives avec un morceau

metal du groupe Gojira, des diaporamas fulgurants façon *La Jetée* de Chris Marker...) le portrait d'une bande d'ados désœuvrés dans la banlieue de Bastia. Si le sujet de l'envoûtant Grand prix Europe, *Motu Maeva*, semble plus doux (Sonja, une vieille dame rieuse, évoque des fragments de sa vie), le cheminement dans les strates mémorielles qui le composent finit lui aussi par mettre en lumière des recoins bien sombres. Pour reconstituer les souvenirs de son héroïne, la réalisatrice Maureen Fazendeiro a tissé des liens souterrains, sans souci de la chronologie, en associant à la parole de Sonja des vidéos en super 8 tournées au cours de sa vie de grande voyageuse. À la fin du festival, on a pu assister à une riche discussion entre Céline Sciamma et Pierre Salvadori (coprésidents de la Société des réalisateurs de films, organisatrice du festival). Digressant avec humour sur leurs parcours respectifs (et soutenus par les fioles de gentiane, la liqueur locale), ils sont parvenus à retranscrire avec franchise les doutes et les douleurs qui jalonnent leurs carrières. Une édition sans fausse note, qui a fait concorder la fragilité du format dont elle se fait la vitrine (le moyen métrage peine toujours à trouver des canaux de diffusion) avec une programmation vibrante et humaine.



Lupino de François Farellacci et Laura Lamanda

© FRANÇOIS FARELLACCI

Transfuge, 27 avril 2015, par Louis Séguin

Festival du cinéma de Brive

Plongée immersive dans une bande de jeunes Corses: c'est *Lupino*, dont le nom est emprunté à une cité HLM non loin de Bastia. Le protocole du réalisateur François Farellacci participe d'une tendance du documentaire contemporain, en partie liée au numérique : les plans séquences sont plus nombreux (puisque le temps d'enregistrement n'est plus compté), et la construction des scènes et des personnages peut s'élaborer au sein de ces plans. *Lupino* présente une Corse peu médiatisée : celle des jeunes de banlieue (pour employer l'expression consacrée). Leur langue emprunte à la prosodie ténacée, mâtinée d'accent et d'expressions corses. L'énergie qui s'en dégage est à la fois contenue et amplifiée par la mise en scène, qui excelle notamment dans les nombreuses scènes nocturnes. Citons par exemple la sauterie sur la plage où les jeunes chantent *Envole-moi* de Goldman dans une lumière bleue et irréelle.

Accreds, 27 avril 2015, par Laura Tuillier

Brive 2015, le meilleur de la compétition

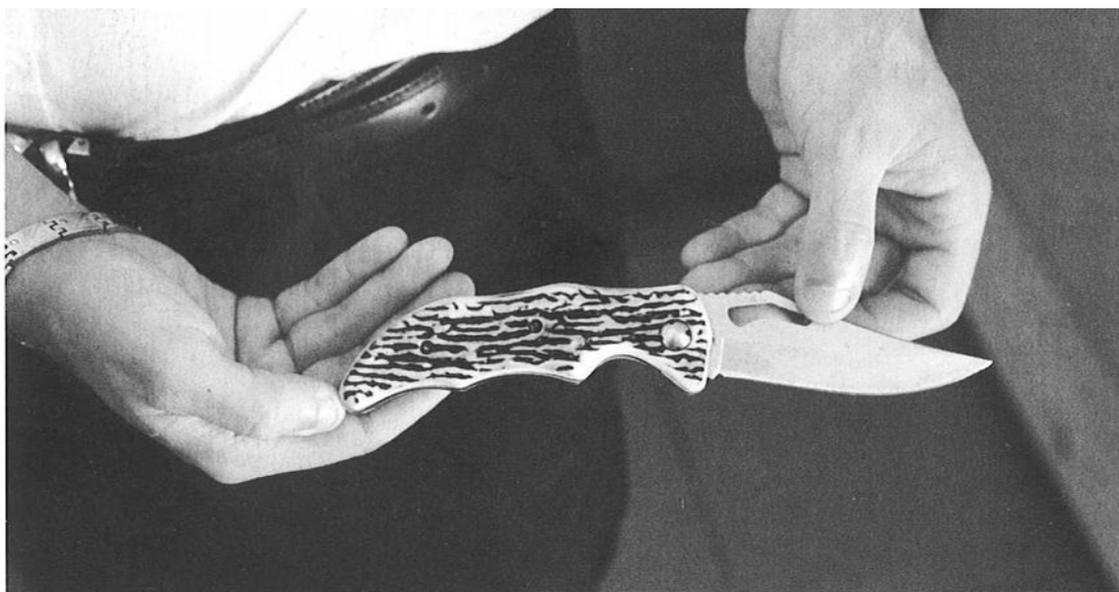
Prix spécial Ciné + et prix du jury jeunes, *Lupino* de François Farellacci adopte une forme documentaire très dense pour filmer le quotidien désœuvré d'une bande jeunes corses des alentours de Bastia. Suivant de bout en bout la piste de la longueur (des plans, des histoires racontées), *Lupino* trouve dans ses meilleurs moments un véritable pouvoir d'évocation, en partant de rien : un visage qui laisse l'action hors-champ, une danse solitaire, un ado qui en enlace un autre pour l'étrangler tout en lui murmurant des secrets.

LUPINO TROUVE DANS SES MEILLEURS MOMENTS UN VÉRITABLE POUVOIR D'ÉVOCATION, EN PARTANT DE RIEN : UN VISAGE QUI LAISSE L'ACTION HORS-CHAMP, UNE DANSE SOLITAIRE, UN ADO QUI EN ENLACE UN AUTRE POUR L'ÉTRANGLER TOUT EN LUI MURMURANT DES SECRETS.



Prix spécial Ciné + et prix du jury jeunes, *Lupino* de François Farellacci adopte une forme documentaire très dense pour filmer le quotidien désœuvré d'une bande jeunes corses des alentours de Bastia. Suivant de bout en bout la piste de la longueur (des plans, des histoires racontées), *Lupino* trouve dans ses meilleurs moments un véritable pouvoir d'évocation, en partant de rien : un visage qui laisse l'action hors-champ, une danse solitaire, un ado qui en enlace un autre pour l'étrangler tout en lui murmurant des secrets.

Visions du réel 2015, Catalogue, par Paolo Moretti



Anthony, Orsu et Pierre-Marie habitent à Lupino, une banlieue de Bastia. Ils ont grandi ici, dans les HLM coincés entre la nationale et les collines, loin de la plage, loin du centre-ville, loin de tout. Sur les bancs et les parkings en bord de mer, ils passent ensemble de longues journées fébriles, à la recherche d'un peu d'ombre, de compagnie, d'un moyen de s'évader. Après *L'île des morts* (2012), François Farellacci poursuit – en collaboration ici avec Laura Lamanda – une exploration très personnelle de la jeune génération corse. Un film choral, constitué de multiples portraits et atmosphères, à la fois tendre et fort, sauvage et fragile comme les personnages présentés, tourné avec une sensibilité filmique peu commune et proposant un montage qui s'accorde subtilement avec le rythme intérieur des situations. Dans la chaleur de la lumière estivale, le film parvient à capter un temps suspendu d'une profonde éloquence.

PAOLO MORETTI

SCREENPLAY

François Farellacci,
Laura Lamanda

PHOTOGRAPHY

François Farellacci

SOUND

Ugo Casabianca,
Vincent Piponnier,
Rémi Gauthier

EDITING

Laura Lamanda

PRODUCTION

François Farellacci,
Jean-Etienne Brat
(Stanley White)

FILMOGRAPHY

François Farellacci

2014 Lupino (mlf)
2012 The Island of The
Dead (mlf)
2009 Family (mlf)
2004 Resurrections (sf)
1999 Flight Over Town (sf)
1998 The Strong Age (mlf)

Laura Lamanda

2015 Lupino (mlf)
2006 Le Corbusier et le
Cabanon (sf)
2005 Résurrections (sf)
2004 Genova2004 (mlf)
2004 Charlotte Perriand
(une photobiographie) (sf)
2003 Qui guide qui ? (sf)

Entretien avec le réalisateur

Pourquoi avez-vous choisi de filmer les jeunes protagonistes du film?

J'ai rencontré les protagonistes du film lors du tournage de mon précédent documentaire, *L'île des morts*. Ils étaient en charge du feu de la Saint-Jean du quartier de Lupino. Je les ai filmés en train de mettre le feu à un monticule de vieux meubles et de palettes qui s'est transformé en bûcher démesuré.

Leur vitalité m'a frappé immédiatement. Il m'ont semblé à la fois profondément fragiles et très sauvages, presque violents. Ce caractère paradoxal m'a ému. J'ai eu la sensation que derrière cette contradiction se cachaient des enjeux importants à découvrir.

Le film est un documentaire, comment s'est déroulé le travail d'écriture?

Le film a été tourné en plusieurs sessions, pour un total de sept semaines. J'ai passé des journées entières avec ces jeunes, souvent sans filmer, en partageant leurs moments d'exaltation aussi bien que les très longues heures d'ennui. Assez rapidement je suis devenu pour eux une présence silencieuse et constante.

Entre chaque période de tournage, après le visionnage des rushes, avec Laura Lamanda, la coauteur du film, nous avons mis en place des sessions de réécriture, qui ont été précieuses pour ajuster notre regard, pour nous adapter aux retours que la réalité nous donnait. C'est seulement en visionnant les premiers rushes que nous avons pris la mesure de l'âpreté radicale du contexte dans lequel ils vivent.

Au-delà de leur vitalité, au-delà de notre fascination pour eux, et au-delà aussi du documentaire que nous avons imaginé, il y avait la réalité, la leur, une réalité sans concessions. Cet ajustement de notre perception nous a conduits à choix narratifs et formels que nous aurions pas pu anticiper.

Le film prend le nom d'un quartier, quel rôle joue-t-il dans le récit?

Lupino est le lieu dans lequel les protagonistes du film grandissent, évoluent et se construisent une vie. Il s'agit d'un gros quartier populaire et urbain dans la banlieue de Bastia, encerclé par une série de barrières: des collines, un tunnel, une nationale à quatre voies et une voie ferrée. Ces limites font de Lupino un lieu fermé, isolé physiquement du centre ville.

A Lupino il n'y a pas de rues, des ruelles ou de places: il y a des routes. Les transports publics sont quasiment inexistantes. Et de ce fait les jeunes de Lupino, qui se déplacent le plus souvent à pied, sont contraints chaque jour à d'interminables déambulations. Leur longues marches pour aller jouer au foot, rencontrer un ami ou trouver un lieu où se poser deviennent presque des errances épiques.

Leurs errances et leur enfermement constituent et construisent le récit, elles transcrivent de manière visuelle la difficulté de ces jeunes à trouver leur place, à échapper à la détermination sociale à laquelle leur quartier les contraint.

Je les ai filmés à un âge incertain, où il n'est pas encore tout à fait clair s'ils seront

contraints à céder à un environnement violent, à s'enfermer dans Lupino, ou si au contraire ils vont réagir, et donner une forme à leur vitalité. Pour l'instant ils sont prisonniers de la partie enfouie de l'île, la Corse invisible et blessée, que personne ne nomme, que personne ne regarde. Cela me révolte, me fait éprouver une colère très forte, et c'est sur cette colère que le film se construit.

www.lupinofilm.com

www.facebook.com/lupinofilm

contact presse, distribution : lupinofilm@gmail.com